

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

La Caricature

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an : 16 francs. — Départements : 18 francs. — Union postale : 20 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant, à Paris.

LE CHOIX D'UN COSTUME, par DRANER



Très-embarrassé!! Prendre un CHEVAL-LÉGER, c'est bien politique!... Un TURC! je n'aurais aucun succès auprès des dames; le MOUSQUETAIRE est si usé; un PIERROT grossirait ma taille, en BEAU NICOLAS! ce serait peut-être un peu prétentieux. Voyons donc les nouveaux costumes de la grande page de la Caricature.

THÉÂTRES. — LE BEAU SOLIGNAC AU CHATELET, par A. ROBIDA.



Le titre est à changer, ce devrait être : *Les beaux Solignac et Cooper*, deux hussards de Berchiny, venus en congé à Paris pour se reposer. Mais, fatale imprudence, ils sont beaucoup trop beaux tous les deux pour vivre tranquilles, et tout de suite, il leur arrive des occupations nombreuses et variées : déclarations et coups de pistolets, amours, évasions et fusillades, etc., etc.

GABRIELLE GAUTIER-ANDREINA

La femme brune — méfiance! méfiance!
Une superbe merveilleuse du Consulat; un costume par tableau et tous plus jolis les uns que les autres: costume de promenade, de bal, d'intérieur, de voiture, de conspiration, de rendez-vous, et enfin, costume pour se suicider.

La nuit tous les chats sont gris

Un café du boulevard. — Le jeune Oscar, gommeux de la plus belle eau — tenue irréprochable — assis à une table en face d'une jeune fille, M^{lle} Pauline, vêtue d'une façon très-modeste — elle a les mains rouges et l'air très-éveillé.

Sur la table deux bocks à moitié vides. — La conversation languit considérablement.

Entre un jeune homme. — Oscar se précipite au-devant de lui.

OSCAR. — Bonjour, Ernest, bonjour, mon ami... comme tu arrives à propos!...

ERNEST. — Tu veux dire que j'arrive bien mal à propos, au contraire (*regardant en souriant du côté de la jeune fille*), tu es en bonne fortune.

OSCAR. — Tais-toi, Ernest, tais-toi... ne m'accable pas... je vais tout te raconter... assieds-toi.

Ils s'assoient devant une table.

ERNEST. — Ta petite femme a l'air inquiète; elle te guette du coin de l'œil.

OSCAR. — Oh! mon ami, je ne lui échapperai pas si tu ne viens à mon aide.

ERNEST. — A ton aide!... de quelle façon, Oscar?

OSCAR. — Mon ami, ma vie est empoisonnée... pour toute la soirée.

ERNEST. — Explique toi... elle te fait des

signes... elle meurt d'envie de venir te rejoindre.

OSCAR. — Mon ami, c'est affreux!... tu sais comme je suis myope!

ERNEST. — C'est-à-dire que tu es d'une myopie invraisemblable.

OSCAR. — Eh bien, malgré tout, je commets l'imprudence de suivre les femmes. Ce soir, en sortant de dîner, j'en aperçus une qui me fit l'effet d'être adorable — du reste, à distance, les femmes me font toutes cet effet-là. — Elle trottait devant moi d'une manière très-provocante...

Juge de mon bonheur!... je crois reconnaître une aimable brune que j'avais accompagnée trois soirs de suite, et que je perdais toujours de vue au coin d'une rue, grâce à un encombrement de voitures.

Cette fois le hasard me favorisait... Je double le pas, j'arrive à ses côtés. — Il pleuvait... elle n'avait pas de parapluie... j'offre mon bras, elle s'y cramponne. — Je deviens aimable, alors elle soupire : « Il y avait longtemps que je m'étais aperçu que vous me faisiez de l'œil, M. Oscar. » — « Oscar!... elle savait mon nom! » — Nous passions justement sous un bec de gaz — fatal ce bec de gaz! — je regarde ma compagne de très-près. Je la reconnais... horreur! c'était ma blanchisseuse!...

ERNEST. — Ta blanchisseuse!...

OSCAR. — Oui, ce petit trottillon crotté qui m'apporte mon linge tous les lundis... En

m'apercevant de ma méprise, j'essaie de me dégager; mais elle me tenait!... Enfin je parviens à lui faire lâcher prise au moment où passait un omnibus Madeleine-Bastille. Je m'élançai; je crie au conducteur : « Combien de places? » — « Une seule! » J'étais sauvé. Le véhicule s'arrête, je me précipite à l'intérieur. Ma blanchisseuse me suivait toujours. — Complet, me disais-je avec joie. » Hélas! j'avais oublié que les femmes montent à présent sur l'impériale — satanée innovation!... Nous allons ainsi jusqu'à la Bastille. Je descends, elle descend. — « Où allons-nous donc, me dit-elle tout effarée? » — « Au diable, lui répondis-je, furieux. » Elle se contenta de me répondre avec tranquillité : « Est-ce que c'est très-loin? »

ERNEST. — Elle s'ennuie joliment là-bas ta petite blanchisseuse. Elle a fini son bock et elle s'essuie délicatement les lèvres avec le revers de sa main.

OSCAR. — Tais-toi, Ernest, tu vas me faire trouver mal!

ERNEST. — Enfin, continue... Vous voilà partis tous les deux pour aller au diable...

OSCAR. — Voyant qu'il n'y avait pas moyen de me débarrasser de cette enragée blanchisseuse, je prends un fiacre...

ERNEST. — Ah! ah!

OSCAR. — Non, mon ami, non!... Le cocher a pu sans rougir contempler, à travers la glace, notre paisible tête-à-tête. Nous arrivons enfin au boulevard des Italiens; je descends, je

THÉÂTRES. — LES TAMBOURS-MAJORS, par A. ROBIDA



LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR

ET DES

VOLTIGEURS DE LA 32^{me}

Vu l'importance de cette pièce militaire, elle se joue sur deux théâtres à la fois, la Renaissance seule ou les Folies seules, n'ayant pu contenir les hommes et le matériel de guerre nécessaires. Le roulement des spectateurs s'opère facilement, les Folies jouant pendant les entr'actes de la Renaissance et réciproquement. Dans la pièce, deux tambours-majors, un très-grand à la Renaissance (plus haute de plafond) et un plus rond, notre confrère Luco, aux Folies. (Le tambour-major du Châtelet n'est pour rien dans la paternité de la fille du tambour-major des Folies; prière de ne pas confondre.) Le tambour-major de la Renaissance n'a pas de fille non plus, mais il a une rosière, M^{lle} Granier; plus loin, à la caserne du Château-d'Eau, encore des tambours-majors, mais nous ignorons s'il y a des rosières.... Et ran-tan-plan, en avant!

paie le cocher; et, par une manœuvre que je crois savante, je me précipite dans ce café... Pauline me suivait. — Elle s'appelle Pauline, j'ai appris son petit nom dans le fiacre... Que pouvais-je faire? Je lui offris un bock, et je me désespérais lorsque je t'aperçus... Mon ami c'est à toi de me tirer de ce mauvais pas... Tu comprends, je ne puis pas aller lui dire: « Je me suis trompé, j'ai cru arrêter une jolie femme, il y a erreur, allez-vous-en! » As-tu une idée quelconque? réfléchis... tu ne trouve rien?

ERNEST. — Non, absolument rien... ah!... si tu lui proposais d'aller visiter l'intérieur de l'obélisque; tu la lâcherais sous prétexte d'aller avertir le concierge.

OSCAR. — Mon ami, sois sérieux, je t'en prie... cette plaisanterie ne réussit même plus à Carpentras.

Silence. Ils réfléchissent.

OSCAR. — Ernest!...

ERNEST. — Oscar!...

OSCAR. — Tu es mon ami?

ERNEST. — Tu n'en doutes pas!...

OSCAR. — Bien dévoué?

ERNEST. — Très-dévoué, Oscar!... mais pourquoi cette question?

OSCAR. — Ernest, rends moi un service... prends ma place.

ERNEST (avec explosion). — Jamais de la vie, par exemple!

OSCAR. — Ernest, tu m'affliges... tu ferais douter de l'amitié... autre chose alors: si tu allais lui dire que le feu est chez moi?...

ERNEST. — Ça ne prendrait pas...

OSCAR. — Le feu? évidemment puisque...

ERNEST. — Je veux dire qu'elle ne me croirait pas... ou bien elle courrait avec toi faire la chaîne... Décidément ta blanchisseuse a assez de la solitude... elle se lève et elle vient de ton côté.

OSCAR. — Quel crampon! sauve-moi, Ernest!... dis-lui ce que tu voudras.

PAULINE (s'avançant). — Eh! bien, monsieur, allez-vous longtemps me laisser seule?

OSCAR (à Ernest en lui donnant des coups de pieds par-dessous la table). — Va donc, mon ami, va donc!

ERNEST. — Mademoiselle, excusez-moi, si j'ai retenu Oscar... justement il me parlait de vous... Il me disait... (Ernest lui marche sur le pied) il me disait... (à part.) Tant pis pour lui!... (haut) qu'il vous trouve charmante et qu'il vous adore!

Oscar reste comme pétrifié, Ernest se retourne pour éclater de rire. La petite femme, rouge de bonheur, prend le bras d'Oscar.

OSCAR (se retournant. Bas à Ernest qui rit toujours comme un fou). — Misérable!... bourreau!... traître!... je te renie à jamais!...

PAULINE (entraînant hors du café). — Allons, venez, cher Oscar!...

OSCAR (à part). — Je suis pincé!... Enfin la nuit tous les chats sont gris... mais demain je change de blanchisseuse!

POOR YORICK.

Propos du jour

UN BAL MASQUÉ SOUS UN CRANE

C'était devant une de ces vitrines où l'on voit régulièrement, à cette époque de l'année, s'étaler comme par enchantement les uniformes du carnaval, les pierrots d'un blanc douteux et les dominos de satin noir; enfin tous ces oripeaux sans lesquels un homme qui se respecte ne pourrait agiter décemment « les grelots de la folie. » Devant cet amoncellement d'étoffes aux tons crus, un monsieur était arrêté. Il avait l'air respectable et d'une gravité que soulignait encore un abdomen fort prononcé.

A la porte de la boutique était accroché un tableau sur lequel se dressaient, symétriquement alignés, des nez de carton de grosseurs différentes.

Au-dessus un écriteau indiquait :

LE CHOIX D'UN COSTUME, PAR DRANER



ROI EN EXIL INCOGNITO



POMPIER INFERNAL.



SULTANE FAVORITE.



NATURALISTE.



CHASSEUR DE TRUFFES.



JOYEUX MÉNESTREL.



NOURRICIÈRE.



ROBIN DES BOIS.



BERGER WATTEAU

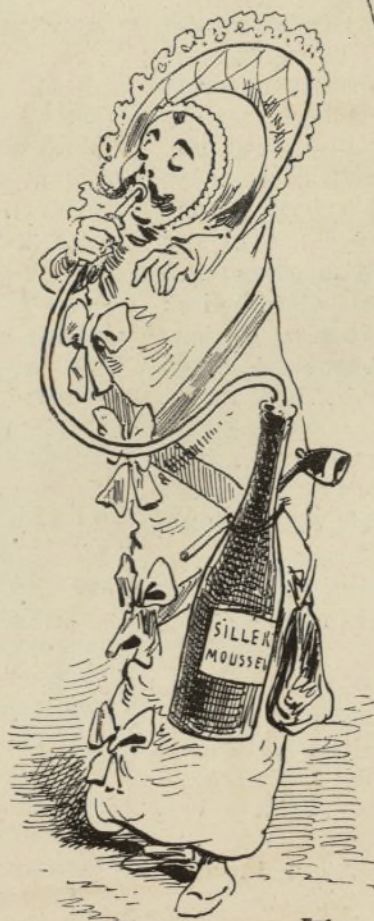
BERGÈRE ZOLA.



PRINCE DE LA SCIENCE.



TRIOMPHATEUR.



BÉBÉ PRÉCOCE.



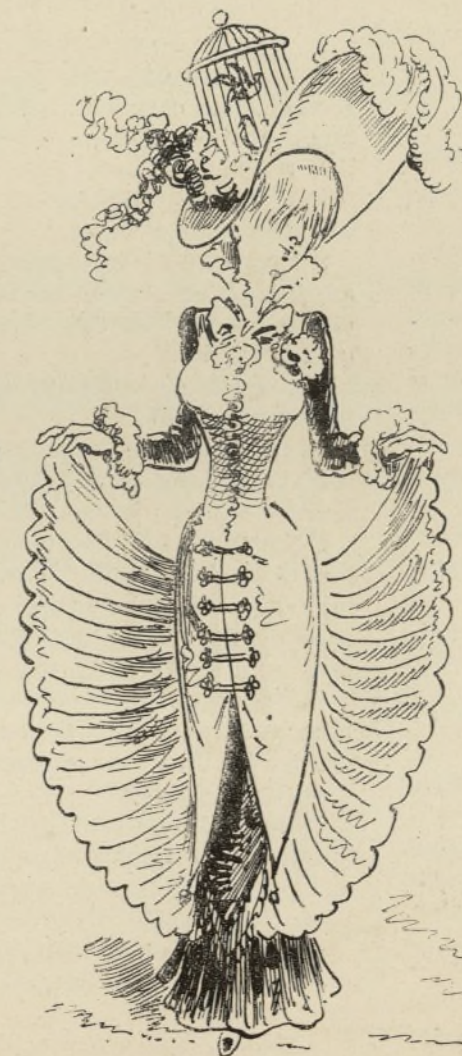
FOLIE FUNÈBRE.



AMOUR SÉRIEUX.



OUVREUR DE VOITURE.



OISEAU DE NUIT.



ARCHI-ROSIÈRE.

ÉTUDES DE BARBES, par NEGRO



Les favoris de l'employé des mariages de ma mairie. Précieux souvenir!

Les côtelettes du clergyman.

La barbe du sapeur, qui a valu à son propriétaire tant de cœurs d'affaires crasseuses, et de bouillons.

Le collier de l'agent crasseux.

Les favoris de mon propriétaire.

La respectable barbe du maître d'hôtel. On la porte sur la note.



La barbe de l'artiste impressionniste et naturaliste.

Les pattes de lapin de l'avocat gommeux, dont la spécialité est de plaider, pour les dames, les procès en séparation.

Les moustaches du colonel de mes 28 jours.

La barbe de l'officier anglais. Flegme et distinction.

Celle du Yankee.

La dernière barbe.

NEZ COMIQUES

Et pourtant ils n'avaient rien de bien comiques ces pauvres nez — retroussés ou allongés d'une façon invraisemblable, tordus en vrille ou s'épanouissant majestueusement en pomme de terre — ils étaient piteux vraiment.

Mais le monsieur semblait prendre un plaisir excessif à considérer dans tous leurs détails ces spécimens de laideur humaine.

Il souriait parfois, murmurait quelques paroles, regardait le nez de droite et comparait avec celui de gauche, puis revenait à celui du milieu, qui lui arrachait un léger mouvement de tête approbateur. — En vérité le monsieur trouvait ces nez très-comiques.

Puis insensiblement son regard glissa par dessus les nez, jusque dans l'intérieur de la vitrine.

La vue des costumes aux tons violents et joyeux, amena un sourire satisfait sur sa large figure épanouie.

Ses breloques se mirent à sauter en cadence, avec un agréable cliquetis, sur son abdomen vénérable.

Et ses pieds foulant l'asphalte en cadence, avec la grâce d'un éléphant mélomane, imprimèrent à tout son corps un balancement plein d'abandon.

Puis ses yeux se mouillèrent. Il passait fréquemment la langue sur les lèvres comme un gourmet à la vue d'une sauce délectable.

Le monsieur ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui — c'était du délire.

Evidemment, un bal masqué effréné déchainait ses furies sous le crâne reluisant de cet homme éminemment chauve.

Tout s'animait pour lui — pour lui seul.

Le domino d'un rose pâle, languissamment pendu à une patère, s'était redressé et lais-

sait entrevoir sous les dentelles une jambe d'un modèle parfait. Et deux yeux ardents brillaient derrière le loup qu'une étiquette vulgaire cotait 2.25.

Le costume de vivandière de droite s'agita à son tour et laissa voir, par l'échancrure du corsage, une carnation charmante; pendant que le maillot, couleur chair, s'enflait sous l'effort d'une jambe nerveuse.

Et le visage du monsieur exprimait une béatitude sans mélange.

Son corps marquait toujours la mesure d'un air que lui seul entendait, et son cerveau était plein de pirouettes hardies faisant craquer le maillot.

En vérité, ce monsieur passait un bien heureux moment.

Pour lui tous les costumes s'animaient et cette pauvre petite devanture bien modeste prenait les proportions d'une salle de bal.

C'étaient des entrelacements de tailles souples et cambrées, une mêlée charmante de mignonnes têtes ébouriffées, échauffées par la danse, des regards hardis et provocateurs, des sourires pleins de promesses.

Et tous les costumes secouaient leurs paillettes sous l'étincellement du gaz.

Quel joli bal! Le monsieur restait toujours bouche bée.

Cette petite fête, tout à fait intime, du reste, aurait pu durer longtemps encore sans un ami malencontreux qui vint frapper sur l'épaule du monsieur.

Et même, se méprenant sur la nature de sa méditation, l'ami terrible lui dit avec un gros rire :

— Fi! le vilain polisson, qui s'arrête aux devantures pour faire de l'œil aux demoiselles de magasin!

HIGREC.

ÉCHOS DE PARIS

Edison for ever.

On ne parle en ce moment que de la nouvelle invention du père du phonographe; la lampe électrique.

Les monuments publics n'auront plus désormais le monopole de l'éclairage par l'électricité; chaque famille pourra avoir sa lampe — l'électricité luit pour tous.

Du reste, ce petit instrument de famille pourra également servir à divers usages.

Par exemple, deux fils conducteurs, attachés à la lampe, permettraient de donner des secousses électriques à volonté, et de jouer de bonnes farces aux visiteurs sans défiance qui saisiraient le bouton de votre porte.

Lorsqu'un créancier viendrait réclamer ce qui lui est dû, on pourrait poser l'argent sur un plateau correspondant avec la lampe électrique.

Et on voit d'ici les grimaces et les contorsions de l'infortuné créancier chaque fois qu'il approcherait sa main du plateau.

Il serait facile de varier à l'infini ces aimables divertissements.

Les jours où on ne voudrait pas recevoir, rien ne serait plus facile que de défendre sa porte aux fâcheux.

On ferait correspondre sa lampe avec le bouton de sa sonnette.

Et gare au premier qui viendrait s'y frotter!

On pourrait même doubler la force de la commotion, lorsqu'on attend la visite de sa belle-mère.

MESSIEURS LES COCHERS, par TRICK



— Ma bête est têtue et vicieuse en diable!
— Et la mienne donc! c'est au point qu'il y a des jours où je regrette presque le temps où j'étais pion

— Vous avez frappé votre bourgeois?
— Bédame! Y dit comm' ça qu' j'ai un coup d' trop... J'y ai flanqué l' sien... Nous n'avons pus rien à nous r'procher.

Maintenant la lampe Edison tiendra certainement un rang distingué dans la thérapeutique usuelle.

Le soir, à la veillée, les familles, tout en lisant un roman de Xavier de Montépin, pourront soigner leurs rhumatismes.

La tisane de chien-dent sera un remède d'une complication ruineuse à côté du traitement des douleurs par l'électricité.

Saluons donc la nouvelle invention qui éclairera les familles, les guérira et leur procurera des distractions variées, destinées à remplacer avantageusement les petits jeux de société.

Quel heureux homme que cet Edison!

— Et un homme charmant, disait dernièrement une belle petite, il n'a pas son pareil pour éclairer.

Les omnibus à quarante places qui font la joie des conducteurs et le bonheur des gommeux de l'intérieur, ne font pas précisément la tranquillité des passants.

Ces énormes véhicules constituent une menace permanente pour la sécurité publique.

La voix du cocher se perd dans le bruit de la foule, et les accidents sont très-fréquents.

Il est question de donner aux cochers des omnibus, des trompes comme celles des tramways.

Bien cruelle cette innovation; on ne trouverait peut-être pas dans l'œuvre de Wagner, un son plus horripilant que la note puissante de l'instrument en question.

Il y aurait cependant quelque chose à faire! Rien de plus simple.

Par exemple, on installerait un système de

pédales variées devant le siège du conducteur.

Chacune de ces pédales correspondrait à un air différent.

Lorsque l'omnibus s'avancerait au galop, le conducteur appuierait sur une pédale et entonnerait l'air populaire :

Le voilà
Nicolas
Ah! ah! ah!

Apercevrait-il un rassemblement, vite le cocher appuierait sur une autre pédale qui donnerait immédiatement l'air de la *Muette* :

Amis, la matinée est belle,
Sur le trottoir assemblez-vous.

Le danger deviendrait-il plus grand, le cocher ferait aussitôt retentir l'air de la *Dame Blanche* :

Prenez garde! prenez garde!

Si malgré toutes ces précautions, le passant persistait à vouloir se faire écraser, le cocher aurait le droit d'entonner le petit chant de triomphe populaire :

V'la c'que c'est, c'est bien fait,
Fallait pas qu'y aille.

Petite scène de tribunal naturaliste.

Un monsieur est traduit en cour d'assises, sous l'inculpation de tentative d'assassinat, commise sur la personne de sa belle-mère.

La tenue de l'accusé est déplorable; il manifeste un grand repentir... d'avoir manqué son coup.

LE PRÉSIDENT (avec bienveillance). — Accusé, vous avez, le mois dernier, essayé, dans un moment de vivacité, d'étrangler votre belle-mère. (Sévèrement.) Cette tentative n'a pas abouti.

L'AVOCAT DE L'ACCUSÉ (vivement). — Oui, mais par des circonstances indépendantes de la volonté de mon client.

Les politiciens de barrière.

Dans un assommoir de quinzième ordre une demi-douzaine d'individus sont installés autour d'une table.

L'un d'eux tient un journal et lit à haute voix :

« Le traité de commerce va incessamment être dénoncé. »

Un des assistants frappe un vigoureux coup de poing sur la table.

— Malheur! s'écrie-t-il, ils vont dénoncer les traités à c'te heure!.. tas de mouchards!..

Toujours le classement par groupes sympathiques.

Un artiste arrive le jour de l'ouverture du salon pour jouir de l'effet de son tableau.

Il pénètre dans une salle qui présente l'aspect intéressant d'une boutique d'encadreur.

— Qu'est-ce que cela signifie, s'écrie-t-il absolument ahuri?

— Classement sympathique, explique le gardien; on a mis les cadres dans une salle et les toiles dans l'autre.

JULES DEMOLLIENS.

Le Gérant : FLEURY.

Paris. — Imp. F. DEBONS et Co, 16, rue du Croissant.

PLUS DE DOS RONDS! LA BRETELLE AMÉRICAINE DE M. KENDALL

134, RUE DE RIVOLI, A PARIS



— J'ai plus de courbatures, papa me fait porter la bretelle américaine!



PLUS DE DOS ROUNDS!

— Vive la bretelle américaine! Je n'ai pas envie de me voûter et d'avoir le dos rond, qu'est-ce que dirait Rosalie?



— Ah, ma chère, je pense que mes parents songent à m'établir.
— On te conduit dans le monde?
— Pas encore, mais on me fait porter la bretelle américaine pour développer mon buste.



— Insensé! homme à dos rond! amoureux de la territoriale! tu as la prétention de lutter avec un officier de carabiniers?... elle va te rire au nez!...

— Regarde ma prestance avec la bretelle américaine.

— O ange! vous ne refuserez plus mon amour, plus de dos rond, je porte la bretelle américaine!
— Voici ma main, j'en porte aussi!

— N'oublions pas notre bretelle américaine pour le foudroyer par l'ampleur de notre tournure!



— Epaules droites, poitrine élargie, respiration libre, voix développée, je me sens toute différente de ce que j'étais, depuis que je porte la bretelle américaine!



Le petit Cupidon, lui-même un peu fatigué, a recours à la bretelle américaine pour retrouver sa belle prestance !



— Dix ans de bureau m'ont voûté les épaules, je me sens bien affaissé.
— Et moi ? n'ai-je pas 15 ans de bureau ? J'étais comme vous, mon pauvre ami, fatigué, courbaturé, mais j'ai adopté la bretelle américaine, et regardez-moi maintenant !